

Edito

C'était il y a pas loin de trente ans. Il n'y avait pas de télévision à la maison, ce qui alors ne relevait pas de l'inconcevable. Le poste de radio avait, en ce temps-là, un statut, une présence d'autant plus grands qu'il n'avait pas de rivalité cathodique. Les ondes romandes nous apportaient, en début de soirée, une émission d'analyse de l'actualité qui s'appelait "Le miroir du monde". L'indicatif de l'émission me fascinait, à cause de l'énoncé de son titre. J'avais des visions de ce que pourrait être un miroir sensé refléter le monde. Sans doute mon jeune esprit souffrait-il déjà des premières atteintes de la contamination SF. J'imaginai une chose immense et complexe, mystérieuse et, d'une certaine manière, un peu sombre, dans sa finalité sinon dans son apparence, peut-être parce que conçue par des gens d'une essence différente, mutants ou initiés aux frontières de la demi-divinité.

Voilà des souvenirs que vient de ranimer la nouvelle de la mise sur orbite du miroir russe destiné à éclairer des morceaux de planète Terre en reflétant la lumière du soleil - la finalité, relevons-le, s'est faite nettement moins obscure. Il est amusant de constater que les nouveaux acquis de la science spatiale (souvenez-vous de la voile solaire) ont parfois, parallèlement à leur contenu technologique ou au-delà de lui, une dimension poétique ou surréaliste, une originalité qui font qu'ils seraient très à leur place dans une histoire de SF, roman ou BD.

Prenez Philippe Caza, par exemple. On imagine assez bien ce que son talent lui permettrait de faire sur ce thème. Notez qu'il n'a nul besoin de grand miroir en orbite pour nous éblouir. La visite de l'exposition rétrospective de son oeuvre présentée par la Maison d'Ailleurs me ferait, si j'étais d'une nature plus généreuse, verser une larme pour ceux qui ne l'auraient pas vue - et qui n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes : Yverdon, depuis peu centre du monde, n'est

finalément loin de nulle part. Voir dans ce numéro l'article consacré à cet événement.

Ce début d'année, en ce qui me concerne, fut propice aux émerveillements : outre Caza, un autre

magicien m'a donné l'une de ces gifles jubilatoires que l'on reçoit parfois en rencontrant le talent et l'inspiration : je veux parler de Jean Fontaine, sculpteur céramiste bourguignon dont les créations hallucinantes vous auront impressionnés en couverture de cette neuvième livraison. Elles ne rendent pourtant qu'un hommage imparfait au travail de cet artiste, exposé à la galerie *Filambule* de Lausanne du 15 janvier au 20 février. Baume (ou Beaune) sur les plaies de ceux qui n'y furent pas : rien ne les empêche d'aller admirer le travail de Jean Fontaine dans sa Bourgogne proche, pas même l'existence des indicibles breuvages locaux. Là aussi, voir dans les pages qui suivent l'article consacré à ce créateur exceptionnel.

L'AMDA a tenu son assemblée générale 1992 à Yverdon le 14 novembre. Le nombre de ses membres est stabilisé aux alentours des 400, du fait du double mouvement qui parcourt ses fichiers : si de nouveaux adhérents montent régulièrement à bord de l'arche, nous actionnons parfois, avec une joie mauvaise et légitime, la guillotine électronique effaçant les noms de ceux qui s'abstiennent avec obstination de régler leurs cotisations. Je crois que chaque organisme vivant ne peut que gagner à se débarrasser de sa graisse inutile et, en l'occurrence, parasitaire. Question comité, le nouveau Dream-Team est composé de Danielle Borkowsky, Félicie Girardin, Martine Thomé, Lucienne Vuille, François Rouiller, François Rossel (le seul nouveau venu, qui remplace Christophe Maffini) et l'auteur des présentes lignes, confirmé dans son apostolat présidentiel. Je ne sais pas dire non.

Georges Panchar

D'AILLEURS n°9

4e année
avril 1993

D'AILLEURS est le bulletin des Amis de la Maison d'Ailleurs (A.M.D.A.).

Cette association sans but lucratif veut faire connaître et promouvoir le musée de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction créé en 1976 à Yverdon-les-Bains, en Suisse, par l'écrivain français Pierre Versins

*Adresse: case postale 74,
CH - 1401 Yverdon-les-Bains*

*Rédaction: Martine Thomé,
Chantal Delessert, François
Rouiller*

*Ont collaboré à ce numéro:
Danielle Borkowsky, Joël
Corbaz, Jean Fontaine, Michel
Froidevaux, Roger Gaillard,
Félicie Girardin, Christian Graf,
Georges Panchar, Daniel
Pellegrino, Jérôme Piroué*

D'AILLEURS n°9 Mai 1993

ACTUALITE MAISON D'AILLEURS :

p. 3 GERARD KLEIN Un éditeur exigeant (Interview, par F. Rouiller)

ACTUALITE AMIS DE LA MAISON D'AILLEURS :

p. 4 CINE- CLUB AMDA Soirées rencontres & évasion (D. Borkowsky)

p. 5 LE COIN DU LECTEUR Enfin du courrier ! (C.- A. Frund)

p. 6 ELLE *La Voix d'Ailleurs* fait vibrer les ondes du Nord Vaudois (F. Girardin)

ACTUALITE SCIENCE- FICTION - SUISSE :

p. 7 JEAN FONTAINE Céramiste demiurge à la galerie Humus (F. Rouiller)

p. 8 H. R. GIGER La fantasmagorie du père d'*Alien* n'a pas faibli (F. Rouiller)

p. 9 BIKINI TEST Un temple cyberpunk s'ouvre à la Chaux- de- Fonds (R. Gaillard)

ACTUALITE SCIENCE- FICTION TOUS AZIMUTS :

p. 11 REPERES Quelques points forts de l'actualité littéraire (F. Rouiller)

p. 15 SI HITLER... Une uchronie en forme de polar (M. Thomé)

p. 16 LA LUNE, LES ETOILES... FRITZ ET MARGO (C. Delessert)

p. 17 DU NOUVEAU DANS VOTRE BOITE AUX LETTRES
... if you are english ! (C. Delessert)

p. 17 LA SF A AVORIAZ Festival un peu maigre (J. Piroué & D. Pellegrino)

p. 19 LEGENDES URBAINES Les rumeurs de SF vont bon train (F. Rouiller)

p. 22 QUATRE SCENARIOS DE JODO Voyages initiatiques (F. Girardin)

FICTIONS ET AFFABULATIONS :

p. 26 C'EST L'INSTINCT QUI PARLE Profusion verbale (M. Froidevaux)



Sh. Fénénel

Livres rares
et curieux

Les Esserts
1423 Fontanezier
- Suisse -
Sur rendez-vous
024/ 71.19.05



Catalogues
Recherche d'épuisés
Documentation

Gérard Klein

un éditeur exigeant

Invité par Roger Gaillard à l'occasion de la dernière assemblée générale de l'A.M.D.A., l'éditeur parisien participa le même week-end à l'émission de la TSR *Table Ouverte*, aux côtés de Claude Nicollier. Occasions, pour les Suisses romands, de découvrir aussi un penseur et un écrivain.

Du voyage dans l'esprit au voyage dans l'espace : tel fut, le samedi 14 novembre 1992, la conférence-périple déployée par Gérard Klein à la Maison d'Ailleurs. La croisière, magistralement conduite, se poursuit sur les ondes radiophoniques et s'acheva dimanche par une *Table ouverte* sur la TSR consacrée à la vie extraterrestre. Cet intérêt médiatique ne fut pas seul à saluer en Suisse romande cette personnalité de la science-fiction : lors de son passage à Yverdon, Gérard Klein fut également nommé membre d'honneur de l'association des Amis de la Maison d'Ailleurs.

A la tête depuis vingt-trois ans de la prestigieuse collection *Ailleurs et Demain* (qui a perdu depuis quelques titres ses belles couvertures argentées, au grand regret des bibliophiles), Gérard Klein a édité en primeur les oeuvres les plus marquantes de la SF contemporaine, tels

* Voir
D'AILLEURS
no 8

Ubik, de Philip K. Dick, *Dune* de Frank Herbert ou le récent *Hypérior**, de Dan Simmons. Mais cette activité éditoriale de premier plan fait à tort oublier les autres facettes du personnage, tel son talent de romancier ou ses nombreuses contributions critiques.

- **L'écrivain Gérard Klein trouve-t-il encore le temps de s'exprimer ?**

- Avec peine. J'exerce deux professions en parallèle, toutes deux très astreignantes. D'un côté, je suis économiste et effectue des études de prospective pour une grande entreprise publique. D'autre part, je continue à diriger *Ailleurs et Demain* chez Robert Laffont et *Le Livre de Poche SF*. Malgré ces occupations, j'ai tout de même plus écrit qu'on ne le dit : s'il est vrai que depuis *Les Seigneurs de la guerre* (1973), je n'ai pas produit de nouveau roman, j'ai en revanche publié assez régulièrement des nouvelles (par exemple *Mémoire vive, mémoire morte* chez Denoël). J'ai rédigé des préfaces, des critiques et des essais. Et j'ai réécrit profondément trois de mes anciens romans parus au Fleuve Noir, que Jacques Sadoul a réédités récemment chez J'ai lu (*La Saga d'Argyre*, comprenant *Le rêve des forêts*, *Les voiliers du soleil* et *Le long voyage*).

Si l'on met bout à bout les éléments de cette production, l'on obtient un nombre de pages qui n'est pas négligeable. Au point de saturer le disque dur de mon ordinateur !

- **En tant qu'éditeur et critique, vous vous montrez aujourd'hui très sévère envers les écrivains de SF francophones. La situation est-elle vraiment si préoccupante ?**

- Je n'ai pas publié d'auteur français dans *Ailleurs et Demain* depuis Michel Jeury, en 1985. J'affirme - tout à fait sereinement - que je n'ai pas reçu depuis lors de manuscrit convaincant. Je ne dis pas que je n'ai pas lu de textes intéressants, mais je n'ai pas pris quant à moi la responsabilité d'accepter ces livres souvent trop courts pour ma collection, ou manquant d'épaisseur et de tenue littéraire. Cela ne m'empêche pas de penser qu'il existe de jeunes auteurs français tout à fait prometteurs : Jacques Barbéri, Roland C. Wagner, Serge Lehmann, Jean-Claude Dunyach et j'en oublie. N'oublions pas enfin les "grands anciens" qui continuent d'écrire, tels Jean-Pierre Andrevon ou Philippe Curval.

- **Il reste donc de l'espoir pour la science-fiction ?**

- Certes. La SF mobilise aujourd'hui probablement beaucoup plus d'énergie et de passion que d'autres formes de littérature. Elle crée un public d'une grande fidélité. Chez ses lecteurs, elle suscite à la fois un mouvement collectif et un engagement individuel. Mais il ne s'agit pas d'une secte. La SF n'est pas prophétique. Elle ne prédit pas l'avenir, mais convoie le désir d'y aller.

Propos recueillis par F.R. le 14.11.1992 (adaptation d'un article paru le 16.11 dans "24 heures")

CINE-CLUB AMDA

La première séance de ciné-club de l'année, jeudi 28 janvier, nous a permis de visionner un film ancien, assez peu attractif en fait, mais très intéressant comme document cinématographique replacé dans son époque.

UNE FEMME DANS LA LUNE de Fritz Lang, sorti en 1929, a plu aux spectateurs présents ce soir-là qui se sont montrés attirés par cet aspect d'"archéologie cinématographique" de notre ciné-club.

SCIENCE-FICTION DOCUMENTAIRE

Ce film en noir blanc est le dernier film muet de Fritz Lang; tourné d'après un roman de sa femme Théa von Harbon. Les éléments de science-fiction contenus dans ce film (voyage et atterrissage sur la Lune afin d'y chercher de l'or), amenés de façon assez didactique, servent principalement de décor à un mélodrame que l'on pourrait qualifier de banal (la femme de l'ingénieur se retrouve à la fin dans les bras du héros; tous deux seuls sur la Lune; l'ingénieur déconsidéré - il a perdu son sang-froid - est dans la fusée qui retourne sur la Terre).

Les héros du film en rappellent d'autres, puisque nous y croisons un savant fou (accompagné d'une souris amie et cobaye), un traître représentant une puissance étrangère qui meurt après avoir mis en péril le retour des explorateurs, un passager clandestin et les trois héros du mélodrame. La femme a une personnalité étonnante, scientifique renommée, sa beauté cache

aussi un caractère fort: sans peur et sans hésitation. Elle décide froidement de rester sur la Lune pour partager la vie de celui qui a cédé sa place à son mari dans la fusée de retour.

LA REALITE REJOINT LA FICTION

Il est intéressant d'observer quelque 65 ans plus tard les extrapolations scientifiques de l'époque et de réaliser combien la réalité a rejoint la fiction: la forme de la fusée, le compte à rebours du départ, le largage d'une partie de la fusée, la vie à bord (personnages attachés dans leur couchette pour le décollage) et les déplacements en état d'apesanteur n'ont plus rien de vraiment imaginaire. Seuls peut-être les vêtements des deux hommes (gros pulls élégants et sportifs à grand col) contrastent avec l'équipement très high tech que nous connaissons aux astronautes d'aujourd'hui. Précisons que Fritz Lang a bénéficié des conseils d'un spécialiste scientifique, son film fut à tel point conforme aux connaissances techniques de l'époque qu'il a été interdit pendant de nombreuses années: la ressemblance de la fusée avec les V2 en préparation étant trop grande.

La destination du vol étant scientifiquement encore peu analysée, sa représentation cinématographique reste assez simpliste. Pourtant la Lune est déjà présentée, contrairement à d'autres films de l'époque, comme inhabitée (du moins jusqu'à l'atterrissage de cette fusée), couverte de sable et dominée par des montagnes bien découpées, mais elle est vivable (on y respire sans entrave). L'alunissage, très rapidement évoqué, ressemble plus à une chute qu'à une manoeuvre bien maîtrisée.

DEMANDEZ LE PROGRAMME

Si l'équipement de la Maison d'Ailleurs nous a permis de visionner ce film, enregistré en vidéo, sur un grand écran, il faut reconnaître que l'image y perdait beaucoup en qualité. L'idéal serait bien entendu de projeter des films (16 ou 25mm). Objectif que nous atteindrons peut-être. Mais en attendant, ne nous privons pas du plaisir de voir ou de revoir ces archives, propriété de la

Ciné-Club AMDA (2)

Maison d'Ailleurs. Pour suivre les propositions des spectateurs présents ce soir-là, nous avons présenté le 25 février *La planète des singes* (USA, 1967), le 25 mars *Les monstres attaquent la ville* (USA, 1953), le 29 avril *A nous la liberté* (F, 1931) et le 27 mai, *Metropolis*, de Fritz Lang (D, 1926).

Une lettre détaillera le programme de la rentrée. Mais avant les vacances, nous projeterons encore :

le 24 juin : la fiancée de Frankenstein (USA, 1935)

Les séances reprendront à la fin du mois de septembre. (DB)

Le coin du lecteur

"Lors de l'assemblée générale de l'A.M.D.A., Gérard Klein donnait une conférence sur le thème du voyage dans l'espace au travers de la science-fiction.

Amateur passionné, peu informé des querelles qui agitent l'univers de la SF, je me réjouissais d'écouter celui qui dirige l'une des plus prestigieuses collections française du genre. Je fus d'abord surpris par ses visions exclusives de ce qu'était, de ce qu'est et de ce que sera la littérature d'anticipation. Klein jette l'anathème sur l'*heroic fantasy*. Les genres littéraires sont

affaire de goûts... Il demeure que jeter dans la même poubelle toutes les créations d'un courant frontière de la science-fiction me surprend de la part d'un éditeur.

Plus grave encore, non content de condamner tout un registre littéraire, il exprime le mépris le plus complet envers ceux qui lisent de tels ouvrages.

D'après Gérard Klein, si l'on aime l'*heroic fantasy*, c'est simplement parce que ce genre de lecture nous aurait ravagé les neurones au point de nous débarrasser de tout sens critique. Le petit texte qui suit est simplement l'expression d'un refus des dogmatismes et des exclusions :

La SF rend-elle sourd ou faut-il brûler un genre littéraire ?

La SF présente-t-elle un danger pour notre saine jeunesse? Les hordes sauvages de lecteurs aux yeux hagards, qui hantent le périmètre fangeux des astroports, soulèvent une polémique. Il est actuellement encore difficile de trouver comment les sauver ; comment soigner leurs cerveaux rongés par les doses abusives de science-fiction. Un colloque réunissant les plus grands spécialistes de la galaxie planche sur cette angoissante question : "Est-ce que la SF rend sourd?"

Fort heureusement, un début de réponse est apporté par un docte Terrien, Gérard Klein. Le mal rampant qui contamine les cerveaux ne vient pas de la SF ; il provient de l'innomable H (... bip ... bip ...) F (... bip ... bip ...).

Amateur passionné de SF (peu éclairé peut-être), je fus surpris de constater que l'univers n'était pas infini ; qu'il ne pouvait contenir toutes les spéculations. Peut-être le fait de m'être adonné, avec plaisir je le confesse, à la lecture de l'innomable, explique-t-il mon manque de discernement conjecturel.

Tout cela pour vous dire que je trouve regrettable l'exclusion et le mépris de Gérard Klein face à l'H (... bip ... bip ...) F (... bip ... bip ...) et à ses lecteurs. Ceci me rappelle l'attitude de certains milieux littéraires envers la SF. Je vous laisse et vais trinquer à la santé d'Elric, Niff et Morgane... " (C.-A. Frund, Lausanne)

ELLE

Elle vous donne depuis plus de deux ans des nouvelles du temps et de l'espace, des événements, des livres, des disques et des films (et surtout de ceux qui les font) qui ont quelque chose à voir avec la SF...

Elle émet le mercredi soir une fois par mois sur les ondes de Radio Framboise (106.5).

Elle a invité chez vous, depuis le dernier bulletin, Dan Simmons (oct. 92), Gérard Klein (nov. 92), les fins du monde, rien que ça (déc. 92), Alexandro Jodorowsky (janv. 93), Philippe Caza (fév. 93), René Laloux, réalisateur de Gandahar (mars 93), Frédéric Dessonas, meneur de jeu de rôle (avril 93), Wojtek Siudmak (mai 93)... le tout servi sur un plateau dans vos récepteurs...

Elle a des projets, bien sûr.

Elle, c'est la *Voix d'ailleurs*. Pour tout contact :

Félicie Girardin
Clos d'Aubonne 19
1814 La Tour-de-Peilz 021/944.01.93

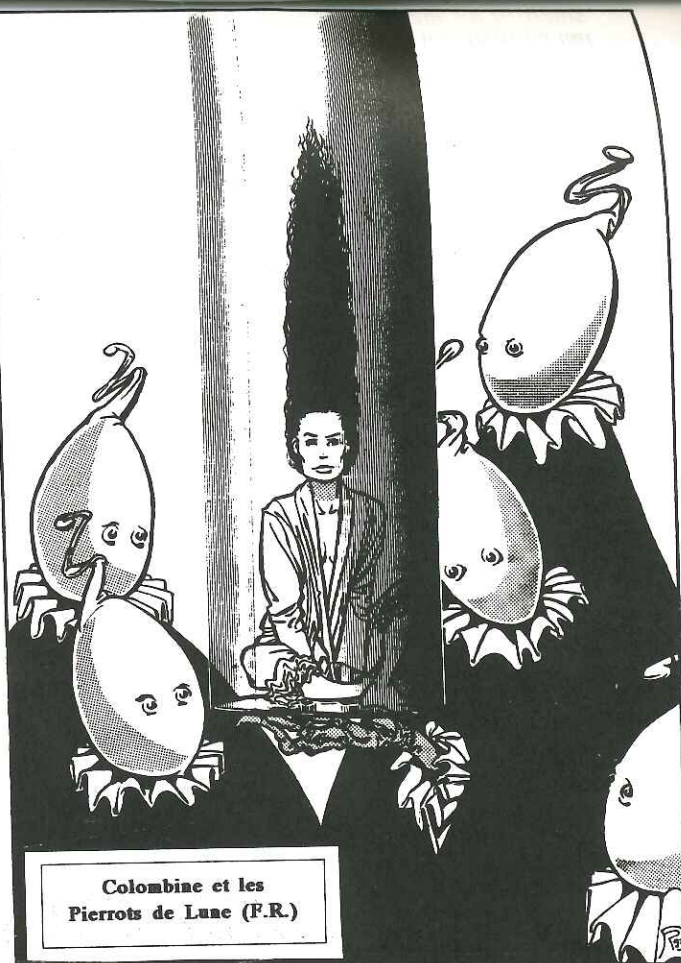
Prix de la Science Fiction de l'Université populaire de Catalogne (UPC)

L'UPC organise à nouveau un concours de narrations inédites de SF. Les oeuvres présentées doivent être rédigées en catalan, espagnol, anglais ou **français** et dactylographiées à double interligne par pages de 30 lignes de 70 caractères. Les nouvelles comprendront entre 75 et 100 pages et parviendront au jury en deux exemplaires. L'auteur devra signer son récit d'un pseudonyme et joindre une enveloppe fermée contenant ses coordonnées : nom complet, numéro d'identification personnelle (carte d'identité ou autre), adresse, téléphone et/ou fax. Sur la partie extérieure de l'enveloppe figureront le titre du récit et le pseudonyme.

Les manuscrits parviendront avant le 30 août 1993 au **"Prix de Science Fiction de l'UPC 1993", Consell Social de la UPC, Edifici ETSAB, Diagonal 649, 08028 BARCELONA.**

Le jury décernera à l'auteur du meilleur récit un prix de 1 million de pesetas et se réservera le droit d'accorder une autre mention spéciale (de 250'000 pesetas) à des textes qu'il jugerait remarquables.

Le règlement détaillé du concours peut être obtenu auprès de l'AMDA ou à l'adresse ci-dessus.



Colombine et les Pierrots de Lune (F.R.)

En couverture

Jean Fontaine

La science-fiction ne renierait pas cet artiste bourguignon, qui accouple dans l'argile la vie et la machine. Il est malheureusement trop tard pour admirer ses oeuvres, dont on pouvait découvrir un bel échantillonnage cet hiver à Lausanne (galerie Filambule).

L'on peut encore admirer sur certains murs lausannois l'affiche qui signalait l'événement. Y est agenouillée une belle chimère, mi-femme mi-foreuse. Son créateur lui a tranché l'échine pour y boulonner un châssis difforme, bardé de roues, de tubes et de pignons. Malgré ses lignes trapues, sa pesanteur, sa rouille, la machine semble aussi organique que le ventre dont elle s'échappe. Ses engrenages mis à nu se répandent comme des entrailles et chacune de ses pièces s'ajustait à sa voisine avec la docilité d'une vertèbre.

Greffes et mutations

Cette créature n'était qu'une ambassadrice de papier. Du 15 janvier au 20 février, d'autres hybrides de la même trempe étaient embusqués rue des Terreaux 18 bis, en relief et en nombre.

Une collection de théières servait d'antichambre à ce zoo insolite ; renflées, oxydées, cuirassées, on les aurait dites taillées dans le blindage du Potemkine. *Ces objets utilitaires n'étaient en fait*

qu'une ultime concession à la réalité. Deux pas plus loin, le visiteur entraînait dans un véritable laboratoire à fantômes. Et, en toute impunité, pouvait y surprendre les amours illégitimes de la chair et de l'acier.

Foire aux mutations, kama-soutra pour cyborgs, l'exposition de Jean Fontaine ne se contentait pas d'exhiber des accouplements humanoïdes ; l'animal participait joyeusement à ces alliages contre nature. Des bras cerclés de fonte jaillissaient de gros coquillages ("Mains courantes"), des tortues se disputaient un croissant de lune ("Tortueuses machines"), un "Crocchien" montait la garde, gueule béante et crocs lustrés. Plus massif, le "Moteur du Monde" vrombissait en silence, câlé entre deux postérieurs de bronze, tandis qu'à deux pas se déchaînait l'"En fer sur Terre", conglomérat de membres et de tuyaux qu'illuminait une couronne d'étoiles.

Exposition

Jean
FONTAINE

**Pas trop en
fer**

sculpture-
céramique

Galerie

Filambule, rue
des Terreaux 18 bis,
Lausanne

Du 15 janvier au 20
février 1992

Retour à la glaise

A l'heure des manipulateurs de gènes et des organes artificiels, un tel bestiaire devient prophétie. La gravité du propos n'empêche pas Jean Fontaine de rester poète et humoriste. Cet hiver, il poussait même la facétie jusqu'au titre de son exposition, "Pas trop en fer". Modeste euphémisme, puisque, malgré les apparences, le métal est totalement absent de son oeuvre. C'est la terre seule, torturée, corrodée, calcinée, qui l'imite et prend sa place.

La substitution a valeur de métaphore alchimique : le céramiste ne se contente pas de jouer les Frankenstein, accouchant d'une science-fiction à la H.R. Giger. Mûris dans l'argile, ses beaux monstres retournent au moule originel, berceau des transmutations fossiles. Ils renaissent à une vie minérale, loin des convoitises et des savants fous. Dégagés à jamais de la gangue du temps. (F.R.)

(cet article est une adaptation d'un compte-rendu rédigé pour le quotidien "24

Heures" et paru le 13 février 1993)

Giger, artiste devin

En vingt ans, la fantasmagorie du créateur d'"Alien" n'a pas faibli. La galerie Humus lui consacre une belle rétrospective.

Ils ont tort, ceux qui n'ont vu en H. R. Giger qu'un provocateur éphémère. Le père du monstre "Alien I" a bien survécu à sa gloire hollywoodienne (un Oscar en 1980 pour les décors du film de Ridley Scott) et il poursuit généreusement la livraison de ses beaux cauchemars. Ses fantômes n'ont perdu ni vigueur, ni verdeur. Boudé par la critique, honni par les tartuffes, le peintre jouit pourtant d'une popularité inaltérable. Ses admirateurs s'arrachent livres et sérigraphies ; on l'expose à Zürich, à Gruyère, à Yverdon, au Salon du livre de Genève ; à Coire, sa ville natale, il existe même un bar Giger et, bientôt, une *Fontaine des zodiaques* hérissée de ses sculptures.

L'exposition lausannoise, qui s'est prolongée jusqu'à mi-mai, ne proposait pas que des travaux récents de H.R. Giger. L'on y contemplait aussi vingt ans de créations diverses, dont quatre célèbres et monumentales aérographies (*The Spell I - IV*, exécutées entre 1973 et 1976). Impossible, au pied de ces fresques, de résister à leur magie, à leurs perspectives, à leur érotisme "biomécanoïde". Impossible, également, de nier leur dimension prémonitoire : dix ans avant le sida, elles en portaient déjà toute la noire symbolique - sexes-pièges, préservatifs gangrénés, faces tuméfiées par le sarcome de Kaposi, seringues fichées aux bras de diables fornicateurs. Tant de lucidité impressionne, et ajoute, si besoin était, le don de voyance aux talents de l'artiste.

Derrière le créateur visionnaire, l'homme semble serein, quoique un peu las de sa réputation sulfureuse.

- Quelles techniques graphiques avez-vous utilisées au cours des ans ?

Tout a commencé avec de l'encre de Chine, car je travaillais dans un atelier d'architecture. J'ai pratiqué ensuite la dispersion à l'aide de brosses et la superposition de calques transparents.

Puis je me suis mis à des formats plus grands, à l'huile, puis à l'aérographe et aux craies grasses. Mais aujourd'hui, je suis revenu à l'encre de Chine. Tout simplement parce que le noir et blanc bien contrasté permet d'expédier mes oeuvres par fax. Cet appareil m'a ramené à la simplicité du trait. J'aime aussi tracer des cernes épais comme ceux qui entourent les motifs des vitraux. Pour des projets de pins, par exemple.

- Parallèlement à cette évolution, il semble que votre imaginaire est passé progressivement du fantasme à l'utopie.

J'ai très envie aujourd'hui de raconter des histoires et me sens proche de la bande dessinée. L'un de mes thèmes favoris est une créature mutante que j'ai imaginée, composée uniquement d'un bras et d'une jambe, l'un prolongeant exactement l'autre. Ses lignes sont parfaites. Elle ne comprend plus d'organes inutiles, tels que yeux, bouche et autres orifices répugnants.

J'ai également conçu un plan de transport souterrain - sans rien savoir du projet Swissmetro. Mon réseau de chemin de fer souterrain a la forme d'une étoile dont les pointes touchent en cinq points les frontières du pays. Là, j'ai prévu la construction de pyramides d'un kilomètre de haut où pourront s'entasser réfugiés et marginaux. La surface de la Suisse resterait intacte, tandis que dans son

sous-sol, des trains magnétiques lancés à 600 km/h. feraient la navette d'une extrémité à l'autre du pays, sans arrêt intermédiaire !

- Seriez-vous un peu devin ?

Peut-être. Mais cela m'effraie. Que se passerait-il si tout ce que j'ai peint devenait réalité ?

Propos recueillis le 1er avril par François Rouiller pour le quotidien "24 Heures"

Exposition
H. R. GIGER
sculptures,
dessins,
meubles,
peintures

Galerie
Humus

rue des Terreaux 18
bis, Lausanne,
ouverte du mardi au
samedi.
Tél. 021 23 21 70.

Jusqu'au 18 mai 1993

Bikini Test

Un bar pour cyborgs à La Chaux-de-Fonds

A la sortie de La Chaux-de-Fonds, en pleine zone industrielle, voilà une maison qui n'a l'air de rien. Une grosse baraque blême et trapue, ancien moulin qui fut aussi un abattoir. A l'intérieur, un étroit corridor aux murs couverts d'affiches criardes mène à un escalier d'où dévale une musique tonitruante. Aucun doute : vous êtes bien à Bikini Test, le nouveau lieu rock des montagnes neuchâteloises.

Inauguré en mai 1992, Bikini Test affiche une programmation éclectique. Du heavy, du rock garage, mais aussi de la soul, du rap, et du blues. Huit concerts par mois en moyenne, qui attirent dans la région un large public. L'équipe d'animation bénévole, dont fait partie Vincent Steudler, ex-pilier du magazine rock *Gonzo*, aimerait ouvrir la salle à d'autres modes d'expression que la musique. Ainsi, dès cet automne, Bikini Test accueillera du théâtre pour enfants. "Mais nous avons déjà organisé une semaine amérindienne, avec des conférences, et un week-end vidéo où nous avons projeté l'intégrale de *Twin Peaks*, le feuilleton-culte de David Lynch", relève Vincent Steudler.

Si Bikini Test mérite aussi la visite des fervents de SF, c'est à cause de son bar - monumental, baroque et multidimensionnel. Dirigée par le sculpteur Jean-Pierre Vaufrey, une équipe d'artistes et d'artisans, dont un prodigieux soudeur, ont assemblé des monceaux de ferraille, plastique et autres matériaux de récupération pour en faire une sorte de grand vaisseau pirate noir, incrusté d'écrans vidéo et hanté de robots inquiétants tendance *Terminator*. Allongé dans un caisson de verre, un mutant plongé dans quelque catalepsie cryogénique émet des râles sinistres, sa cage thoracique alimentée par un authentique poumon d'acier provenant vraisemblablement des ruines d'un hôpital détruit par la troisième guerre mondiale. L'ambiance générale, sombre et déglinguée, rappelle les coulisses du *Nostromo*, le vaisseau maudit d'*Alien 1*, et

fait aussi clairement référence à la sulfureuse mythologie cyberpunk.

Rien d'étonnant pour ceux qui, du 7 février au 5 mai 1992, avaient eu l'occasion de découvrir à la Maison d'Ailleurs les créatures plutioniennes de Jean-Pierre Vaufrey, artiste-vedette de l'exposition *Le Marsupilami présente... Virtuose de la récup'*, Vaufrey se veut une sorte d'archéologue urbain, puisant les souvenirs du futur dans les déchets du présent : bribes de jouets, tuyaux d'aspirateur, grille-pains grillés, pièces de légo, morceaux de voiture et autres objets nobles ou ignobles du prêt-à-jeter contemporain. Proche des fantasmes de Giger, son univers célèbre l'osmose entre l'homme et la machine, vise à une implacable fusion entre la chair et l'acier, le mécanique et le vivant. A la Maison d'Ailleurs, cette vision tragique s'articulait sur un scénario paranoïaque, le Cycle de la Guerre sans Fin, mettant aux prises des cyborgs piégés comme les Atréides par la logique d'un conflit sans aucune issue.

Sombre mais aussi ludique, la démarche créatrice de Jean-Pierre Vaufrey avait déjà fait sensation en mars 1991 lors du Carnaval de La Chaux-de-Fonds, où l'artiste présentait un char futuriste encadré par de funèbres cyborgs. "Ce char, relevait un critique du quotidien "L'Impartial", impressionnant par son aspect hiératique et mystérieux, est de par ses structures et ses volumes judicieusement équilibrés une véritable oeuvre d'art." Beaucoup plus ambitieuse, la création du bar de Bikini Test, énorme travail qui s'est étalé sur plusieurs mois et que Vaufrey n'a pas fini de paufiner, est un pas de plus dans une carrière marquée de toute évidence par la SF contemporaine.

La Maison d'Ailleurs envisage, pour le printemps 1995, une exposition plus complète d'oeuvres récentes du sculpteur-biomécanicien chaux-de-fonnier. En attendant, les lecteurs de *D'Ailleurs* sont invités à aller prendre un bain d'oreilles et de regard au temple rock de La Chaux-de-Fonds. Un lieu qui, grâce à sa taverne SF, est en passe de devenir plus célèbre encore que la Dolce Vita lausannoise. "On voit arriver ici des musiciens de New York qui sont complètement estomaqués, sourit Jean-Pierre Vaufrey. Ils font des tournées dans le monde entier, mais ils n'ont jamais vu un bar de salle rock décoré comme celui-ci !" Des compliments de cette sorte sont bien sûr un baume au coeur des artisans de Bikini Test. "On a travaillé très dur pour très peu d'argent, et on a besoin de cette reconnaissance extérieure pour pouvoir aller plus loin."

(R.G.)

Bikini Test (2)

Manifestations prévues en juin :

4 Juin : LUST-O-RAMA (Norvège) : rock

5 Juin : Jim Rose Circus (USA) : spectacle-circo-performances-trash

Prélocations :

La Chaux-de-Fonds : Zorrock, Collège 12

Bienne: Vinyl Overdose, Rue Basse 35

Neuchâtel : A. Christophe Disquaire, Chavannes 5

Pontarlier : Bossa Nova, Rue de la Gare 11

Besançon : Music Machine, Rue Roncheaux 40

Générique du Bar de Bikini Test

Jean-Pierre Vaufrey : conception et réalisation générales

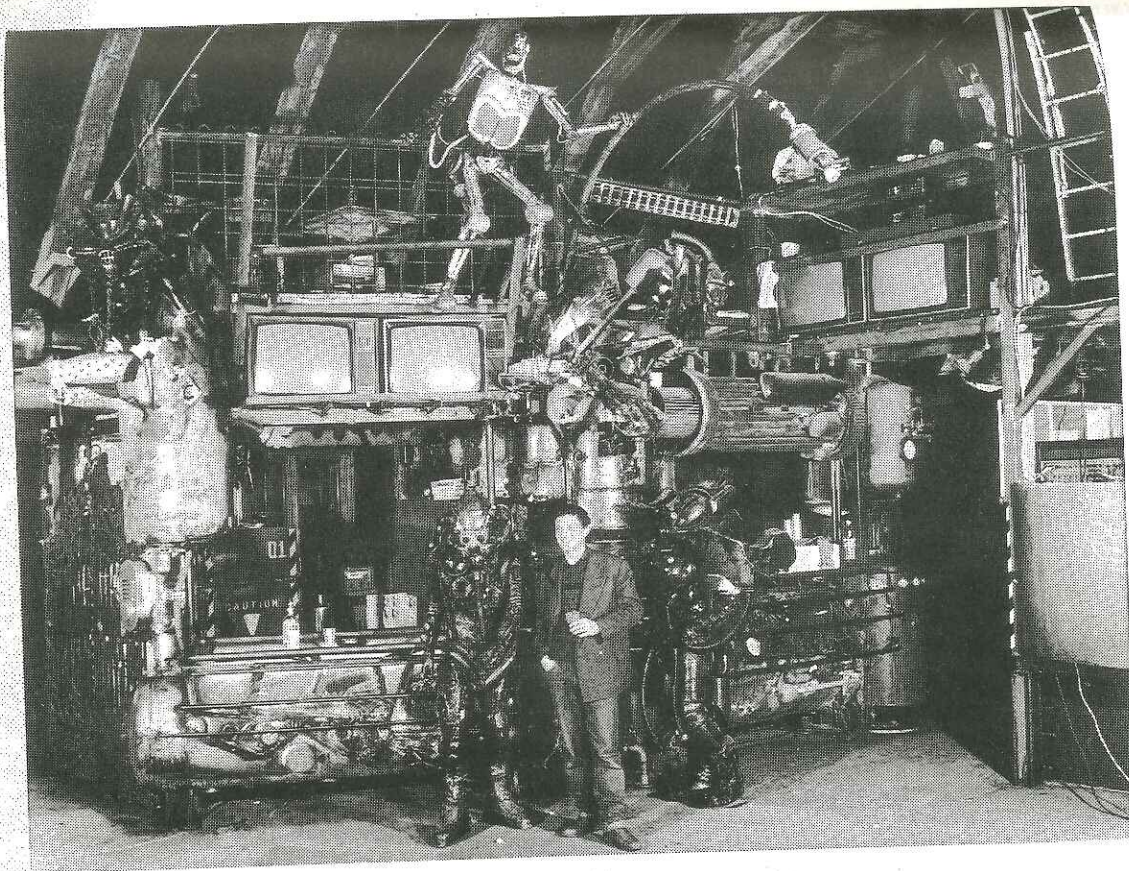
Sekisser Erjument : soudures

Eric Voisard : systèmes électriques, robot «Terminator», décoration des frigos

Cédric Magnin et Jennifer Mermod : modelage et moulage du monstre dans la cuve

Laurent Hirschy : décoration du mur du fond

Nicolas Schaer : soudures, pose de la charpente de base.



Repères

Voici, en quelques étapes, l'actualité littéraire de cet hiver. Une production intéressante dont émerge un roman de première force : *Madlands*, de K. W. Jeter, digne successeur de Philip K. Dick.

Galaxies en jeu

Iain M. Banks brosse une fresque interstellaire à la manière d'Isaac Asimov et joue le cosmos aux échecs.

L'humanité a essaimé entre les étoiles. Les robots l'ont aidée à édifier une société libertaire et pacifique : la Culture. Cette utopie d'ambition cosmique poursuit méthodiquement son extension, mais sans hâte ni violence. Les planètes moins évoluées sont abordées en douceur et leur histoire, guidée vers le progrès par de subtils ambassadeurs.

Dans cet avenir de Cocagne où l'on vit plusieurs fois centenaire, l'existence se passe en loisirs et en voyages. Les uns bâtissent des mondes neufs comme des jardins d'agrément. Les autres étudient, philosophent ou s'enivrent à longueur de siècle. Gurgeh, quant à lui, s'adonne au jeu. Il passe même pour un des meilleurs joueurs de sa génération. Combinant intelligence, concentration et science des drogues psychotropes, il jouit en outre d'une chance exceptionnelle.

Ces atouts ne passent pas inaperçus dans les hautes sphères de la Culture. C'est lui, au prix de

quelques ruses, que l'on envoie affronter le barbare Empire d'Azad. Cette partie sous-développée de la galaxie est peuplée d'humanoïdes dont le cycle de reproduction fait intervenir trois sexes. Mais ce n'est pas leur seule originalité. Les Azadiens de toutes classes se livrent aussi à des joutes acharnées sur de vastes échiquiers en relief qui reproduisent le fonctionnement de leur société. C'est le jeu qui désigne les maîtres et les esclaves, qui inspire les stratèges, qui entretient les instincts guerriers. Et c'est au terme de duels successifs jusqu'au faite de la hiérarchie sociale que le vainqueur ultime est sacré Empereur.

Roman

Iain M. BANKS

L'homme des jeux

Ailleurs et demain, Robert Laffont, 394 p.

Pour Gurgeh, la partie s'annonce serrée. D'un bout à l'autre du roman, Iain M. Banks enchaîne les péripéties avec humour et adresse, sans que jamais

le suspense se relâche. Si les talents de *L'Homme des jeux* sont mis à rude épreuve, on peut en dire autant des ongles du lecteur.

La science-fiction honore ses classiques

La SF américaine a-t-elle connu un âge d'or ? On peut le croire, en relisant Catherine L. Moore, Henry Kuttner et John W. Campbell.

Catherine L. Moore (1911-1987) et Henry Kuttner (1915-1958) restent à ce jour le couple d'auteurs le plus connu de la SF. Le début de cette renommée ne date pas de leur union littéraire (1937) ou matrimoniale (1940). Catherine Moore avait déjà surpris les lecteurs de la revue "Weird Tales" en y contant, dès 1934, les amours exotiques d'un aventurier de l'espace, Northwest Smith. Thème audacieux pour l'époque, même si l'érotisme de ce cycle, qu'inaugure la célèbre nouvelle *Shambleau*, a perdu beaucoup de sa saveur aujourd'hui. Henry Kuttner, quant à lui, avait également produit quelques dizaines de textes, bien que sa popularité fût loin d'égaliser celle de sa future épouse.

Repères (2)

Comme le démontre Alain Dorémieux, qui réunit et préface l'anthologie *Ne vous retournez pas*, l'alliance Moore-Kuttner donne lieu à une synergie originale et féconde, qui dépasse la somme de ses parties. Au romantisme de l'auteur de *Shambleau*, s'ajoute l'humour désinvolte de Kuttner. L'oeuvre commune en oscille à chaque nouvelle, tantôt drame et tantôt facétie. Ainsi Dorémieux voit-il dans le tragique *L'heure des enfants* prédominer la sensibilité de Catherine L. Moore, alors qu'il attribue au seul Henry Kuttner la pérennité de *Sinon...*, petit conte sardon-

Anthologie

Henry KUTTNER & Catherine L. MOORE

Ne vous retournez pas

"Le grand temple de la science-fiction", Presses Pocket, 384 p.

Roman

Lewis PADGETT

L'échiquier fabuleux

J'ai lu "science-fiction", 190 p.

Anthologie

John W. CAMPBELL

Le ciel est mort

Ailleurs et demain "classiques", Robert Laffont, 342 p.

nique. Ces deux récits, outre leur valeur d'exemple, offrent la particularité de traiter le même sujet : la rencontre de terriens et d'extra-terrestres infiniment plus évolués. Dans *L'heure des enfants*, la race supérieure, qui vit simultanément dans une multitude de réalités, se sert de pions humains pour l'éducation sentimentale de sa jeunesse. *Sinon...* décrit de son côté l'accueil que réservent deux Mexicains irascibles à un messie pacificateur débarqué des étoiles. Lyrisme ou caricature : les deux registres fonctionnent avec une égale efficacité.

Les époux ont souvent oeuvré ensemble sous des pseudonymes singuliers : Lawrence O'Donnell, C. H. Liddell ou Lewis Padgett. C'est cette dernière signature que porte *L'échiquier fabuleux* (1946), récemment réédité. Le roman, qui a pour cadre la guerre à n dimensions que se livrent deux factions de mathématiciens guettés par la folie, voit défiler gadgets et paradoxes. Détail qui a son charme, le livre commence et prend fin avec la même phrase : "Le bouton de porte ouvrit un oeil bleu et le regarda."

Autre figure incontournable de la SF: John W. Campbell (1910-1971), auquel un "Classique" de la collection *Ailleurs et Demain* vient d'être consacré. Campbell ne fut pas que le rédacteur charismatique de "Astounding Science-Fiction", qui lança Asimov, Heinlein et Sturgeon. Ses talents d'auteur de fiction sont également indéniables, comme en témoignent *Le ciel est mort* et ses autres nouvelles. Ses biographes, Joseph Altairac et Francis Valéry, vont même jusqu'à déclarer : "La science-fiction campbellienne est la science-fiction".



Repères (3)

La traversée des terres folles

K.W. Jeter marche sur les pas de Philip K. Dick. Et fait avec fureur craquer les coutures de la réalité.

Les amateurs de science-fiction découvriront en K.W. Jeter un fidèle successeur de Philip K. Dick. Comme l'auteur d'*Ubik*, son cadet se joue du temps et de la réalité, leur subsistant des cauchemars de son cru. Dans la foulée de son maître illusionniste, il affectionne les personnages sans prise sur le destin, ballotés d'un univers à l'autre, victimes inconscientes des plus noires machinations.

Puzzle mouvant

C'est un Los Angeles digne de *Blade Runner* (polar dickien filmé par Ridley Scott) qui sert de décor à *Madlands*, le dixième roman de Jeter traduit en français. On aura peine à réunir en un tableau cohérent les pièces de ce puzzle mouvant, que le romancier s'amuse à brouiller de chapitre en chapitre. Il y a Identrope, le télévangéliste mangeur d'âmes et Führer charismatique ; la toile d'araignée géante tissée au dessus de L.A. où viennent s'agglutiner les pèlerins décrébrés ; le métacancer qui transforme en quelques heures les hommes en méduses ; le dirigeable Hindenburg en feu accroché pour l'éternité dans le ciel de la ville ; et le Ku Klux Klan ; et les Hells Angels ; et les fantômes hollywoodiens, plus vrais et plus puissants que tout le reste.

Polar surréaliste

Au milieu de ce collage onirique - qui recèle une intrigue policière rondement menée - se débat

Trayne, chorégraphe et héros. Il n'a qu'un but : tuer Identrope, incarnation à ses yeux du pouvoir et du mal absolu. Rien ne le détournera de ce dessein, ni les traîtrises, ni l'esprit vagabond venu habiter son corps pendant son absence, ni l'amour de la danseuse fantôme qu'il a prise sous sa protection.

Roman

K.W. JETER

Madlands

J'ai lu "science-fiction", 256 p.

K.W. Jeter est un magicien du verbe et du symbole. Il donne vraisemblance aux visions les plus folles, les dompte et les déploie dans toutes les

dimensions. Son propos n'est pas seulement d'étonner, mais de conduire l'imagination à la métaphysique. (F.R.)

"Repères" est adapté d'articles parus dans "24 Heures" (les 12 décembre 92, 6 et 30 janvier 93)

Miniature attend votre aide

Chris Bernard, auteur français de SF, a repris des mains de Francis Valéry qui l'avait assez soutenue, la revue *Miniature*. Pour faire vivre cette publication, dont c'est déjà le No 14, il a besoin d'abonnés, mais aussi de bons textes.

Auteurs chevronnés, débutants, envoyez vos nouvelles (SF ou fantastique), de qualité, bien sûr.

Trois numéros sont prévus pour 1993 (14, 15 et 16)

Abonnement : un an FF 120.-

Pour tous renseignements : Chris Bernard, Le Théron, 84110 Puymeras, France

Au réveil (F.R.)



Uchronie

Si Hitler...

Les uchronies sont rares. Dommage car elles permettent tous les possibles.

Les uchronies sont plus excitantes encore que les univers parallèles. Les actions qui s'y déroulent ont lieu sur Terre, étant parfaitement plausibles une fois admis le postulat de base.

Avez-vous songé où vous seriez aujourd'hui si Hitler avait gagné la guerre? C'est pourtant ce qui a eu lieu. Dans le Berlin de 1964 les Nazis, qui règnent en maîtres de l'Atlantique à l'Oural (sauf sur la Suisse), s'appêtent à fêter en grande pompe les 75 ans de leur cher Führer. Et Joseph Kennedy, président des USA - où la démocratie a encore cours - est sur le point de signer une alliance avec le Reich. Traité qui mettra sans doute fin au monde libre.

Roman

Robert HARRIS

Le Sous-Marin noir

traduit de l'anglais par Hubert Galle

Julliard 1992

(Le livre vient de reparaître sous le titre **Fatherland**)

C'est dans ce climat que Xavier March, Sturmbannführer dans la Kripo (Police criminelle de Berlin), est appelé en banlieue parce qu'on vient de repêcher un cadavre. Ce devrait être un travail de routine. Mais March, le SS, ancien des U-Boot, qui n'est pas très zélé envers le régime, a mis le doigt dans un engrenage explosif. Ce cadavre en amènera un autre, puis un troisième... La Gestapo - supérieure de la Kripo - lui enlève l'enquête. March s'entête à la poursuivre malgré l'interdiction et surtout pour cela. Il prend tous

les risques pour découvrir la vérité. Quand il la connaît, elle est tellement énorme qu'il doute parfois de sa véracité. Il doit pourtant parvenir à en informer les autorités américaines. Cela pourrait remettre en cause le pacte Grand Reich-USA...

Un enchaînement très subtil d'actions et de faits. Un véritable thriller qu'on lit sans pouvoir s'en détacher, l'auteur ayant construit son uchronie avec une logique implacable. Une très bonne occasion aussi, pour les jeunes générations, de découvrir le monde des Nazis, décrit comme si on y vivait. (M.T.)

No News, ...

Votre président, le savez-vous, a des occupations professionnelles (et j'en passe) qui l'empêchent de consacrer chaque seconde du temps qu'il n'a pas à l'association qui vous est chère et au bulletin d'icelle. Pas de *Nouvelles du front* donc dans ce numéro 9. Ceci est un avis d'éclipse et non de désintégration.

(G.P.)



All titles and characters TM and © 1988 DC Comics

s f cine polar imports
place Grenus - 1201 Genève
Tel. 022 732 59 61

La Lune, les étoiles...

Fritz et Margo

Fritz Leiber Jr est décédé le 5 septembre 1992 à San Francisco, suite à des complications cardiaques après une série de petites attaques. Il était né 82 ans plus tôt à Chicago, le 24 décembre 1910. Ses parents étaient acteurs et son père dirigea un temps sa propre compagnie shakespearienne dont son fils fit partie.

A la fin de ses études, pendant la Récession, il accepta de prêcher dans le New Jersey, principalement parce que ce travail lui était offert et qu'il lui permettait de gagner un peu d'argent. Après deux semestres cependant, il se rendit compte que ses croyances n'étaient pas compatibles avec ce métier et qu'il ne pouvait continuer. Il retourna étudier à l'Université de Chicago qu'il quitta finalement pour rejoindre la troupe de son père où il joua sous le nom de Francis Lathrope.

Il se marie en 1936 avec Jonquil Stephens et vend sa première nouvelle *Le Pistolet automatique* (Le Pistolet automatique) en 1938 à *Weird Tales* qui ne le publia qu'en 1940. John W. Campbell lui achète ensuite *Two Sought Adventure*, publiée en 1939 pour laquelle il reçut 125 \$, trois fois ce qu'il avait obtenu pour *Le Pistolet...* Sa carrière d'écrivain était lancée. Après différents emplois et plusieurs nouvelles, il cède à l'alcoolisme au début des années 50. Grâce aux Alcooliques Anonymes, il revient à l'écriture avec succès en 1957 puisque *The Big Time* (Le Grand jeu du temps) obtient un Hugo en 1958. Cette nouvelle parut dans *Galaxy* en même temps que *Try and Change the Past* dans *Astounding* ce qui rendit, légitimement, Leiber très fier de lui-même mais le brouilla avec Campbell qui ne lui acheta plus rien.

La vie de Leiber connût ensuite beaucoup de hauts et de bas : alcoolisme, prix Hugo en 1964 et 1968, décès de son épouse en 1969 pour abus de drogue et d'alcool. Puis, à la fin des années 70, il s'établit à San Francisco et rencontre Margo Skinner, poétesse, qu'il épousa "impétueusement" - selon le *San Francisco Chronicle* - le 15 mai 1992 alors qu'elle avait 71 ans.

Margo Skinner est morte le 13 janvier 1993.

Fritz Leiber tint, jusqu'à la fin de ses jours une chronique mensuelle (*Moon, Stars and Stuff*) dans le magazine *Locus*.

Fritz Leiber jonglait avec les genres. Que ce soit en science-fiction, fantastique, horreur ou fantasy, il sut donner de petites merveilles comme en atteste la diversité des prix qu'il reçut tout au long de sa carrière.

- Hugo, catégorie roman, 1965 : *Le Vagabond*
- Hugo et Nebula, catégorie nouvelle, 1968 : *En poussant les osselets*
- Hugo et Nebula, catégorie nouvelle, 1971 : *Les Epées de Lankhmar*
- Gandalf Award as Grand Master of Fantasy, 1975
- Hugo et Nebula, catégorie nouvelle, 1976 : *Dernier Zeppelin pour cet univers*
- World Fantasy Life Achievement Award, 1976
- World Fantasy Award for Best Novel, 1978
- Nebula Grand Master Award, 1981
- Horror Writers of America Life Achievement, 1988

Du nouveau dans votre boîte aux lettres - if you read english !

Q : Qui propose un essai de Jerry Pournelle "The Future isn't what it used to be, but then, maybe it never was", un article de Ray Bradbury sur l'art de Robert McCall - un des premiers artistes à peindre des scènes spatiales, un article scientifique sur la logique du voyage dans le temps et ses paradoxes, des présentations de livres, films, BD... et sept nouvelles. Tout cela en 82 pages (dont 26 de pub) format A4 sous une présentation agréable avec de nombreuses illustrations de qualité ?

R : Le premier numéro de *Science Fiction Age*.

Six numéros par ans, composé à moitié de fiction et d'articles de fond publié par Sovereign Media Co. Il a été présenté à la Convention Mondiale début septembre et dont le numéro 1 est sorti en novembre au prix très intéressant de 2.95 \$ le numéro, et de 18.95 \$ l'abonnement outremer.

Science Fiction Age
PO Box 749
Herndon VA 22070-9893
Etats-Unis

ACTUALITE SCIENCE-FICTION * CINEMA

AVORIAZ 93 : FAIBLESS

Dans son éditorial d'introduction au programme de l'édition 93 du Festival d'Avoriaz, Lionel Chouchan lui-même (co-fondateur de la manifestation) ne manqua pas de faire transparaître un certain désenchantement face à son... bébé (a-t-il trop grandi ?).

Il déplora par ailleurs dans une interview que la sélection soit en définitive livrée à la seule série B plutôt qu'à une sélection plus hétéroclite, faite par exemple de grosses productions (du type DRACULA, sorti la veille en salles) et de petits films plus audacieux dans la démarche que l'invasion vampiresque à laquelle nous allions avoir droit cette année (DRACULA oblige, justement !).

Quelle place pouvait donc tenir la Science-Fiction dans ce panorama plutôt pessimiste ?

Singulièrement réduite justement, puisque tout, dans le présent compte-rendu, sera affaire de force, d'action et de... format.

Que dire, par exemple, de HONEY, I BLEW UP THE BABY de Randal Kleiser (USA, 1992), présenté en plus hors-compétition, ce qui est en général de très mauvais augure ?

Les enfants avaient disparu entre trois touffes de gazons dans l'opus précédent, alors pourquoi le dernier-né des Szalinski (si, si) n'irait-il pas s'amuser avec les enseignes géantes de Las Vegas ? Ce pourrait être l'occasion d'un gros délire pastiche sur les séries B des années cinquante (façon Joe Dante ?) ou un film-poursuite hénarume (style John Landis ?), ce n'est au bout du compte qu'un divertissement un brin paresseux et vite oublié, digne à la fois du metteur en scène, faiseur notoire, et du concept original déjà très limité. Rideau.

Avec FORTRESS de Stuart Gordon (USA, 1992), on lorgne de nouveau vers la référence cinéphilique, même si de manière plus subtile et plus heureuse. Autrement dit, ça fleure bon le pamphlet seventies, tendance écolo-politique. On pense notamment à ZERO POPULATION GROWTH, THX 1138, SOYLENT GREEN et LOGAN'S RUN pour la parano liée à la surpopulation et surtout à ESCAPE FROM NEW-YORK pour l'aspect plus purement carcéral. Là où Gordon tente d'innover, c'est en faisant de la prison futuriste le sujet affirmé de son film (alors que celle-ci tenait plus du prétexte dramatique dans ESCAPE...), ce qui est pour lui

Avoriaz... (2)

*Accion Mutante*

l'occasion d'en décrire les mécanismes jusque dans ses détails les plus... jouissifs! Ah, on repensera encore longtemps aux "intestinuteurs", aux niveaux sous-terrains démultipliés à l'infini, ou au directeur de prison (Kurtwood Smith, ex-méchant de *ROBOCOP*), conçu en laboratoire pour une efficacité optimale, et... un peu moins à Christophe Lambert, tout de même très à l'aise dans le rôle du légume humain.

ACCION MUTANTE de Alex de Iglasias (Espagne, 1992), produit par Almodovar, n'échappe pas non plus au trip référentiel, très marqué par un traumatisme hollywoodien, ou parahollywoodien, mal digéré. Bref, on nage en plein *Mad Max* fauché mâtiné d'*Alien* à la mord-moi le budget!

Pour faire passer la pilule, le réalisateur nous crache un cocktail explosif, où se mêlent des relents de comics ultra-violents et de séries Z ringardes, chargés de gaz hilarant, et où humour noir et gros pétards font bons ménage. Le film nous impose ainsi une vision des plus extrêmes: les héros sont des terroristes handicapés qui rêvent de refaçonner le monde à leur image, les flics tapent sur tout ce qui leur tombe sous la main, et le téléjournal ferait passer n'importe lequel de nos reality-shows pour une émission hautement culturelle. Un film plus que fou, carrément anarchiste!

On signalera autrement, hors SF et pour ne pas conserver un souvenir trop restreint de cette cuvée de toute façon mineure: *BRAIN DEAD* (Grand Prix), *CANDY MAN* (transposition autrement plus honorable de l'univers horrifique de Clive Barker que *HELLRAISER III*), et *MOTORAMA* (voyage initiatique d'un gamin à travers une Amérique rêvée: une perle!).

Le Festival d'Avoriaz serait-il donc en perte de vitesse (comme on l'entend dire chaque année)? Nous aimons croire que non. Car, pour autant qu'il puisse régler ses problèmes de politique interne (tels que le refus de sélectionner des films "politiquement incorrects", ce qui fut officiellement évité cette année, ou des querelles de distributeurs - l'absence de *DRACULA*, et autres grosses machines), ce Festival se doit d'être le reflet de la production du moment.

Et, tout à fait entre nous, de quand date votre dernière claque Fantastique au Cinéma?

(J.P. & D.P.)

Légendes urbaines

De la SF, ou presque

ROBOT-ZOMBIE - Une rumeur à propos d'un "robot-zombie de fabrication américaine hors de contrôle" a créé un vent de panique parmi des enfants et leurs parents à Chongqing, au sud-ouest de la Chine. Ce robot aurait mangé "spécifiquement des enfants vêtus de rouge".

Non, ce texte cocasse n'est pas le synopsis d'un film de série B. Il ne résume pas davantage quelque roman d'horreur maoïste stigmatisant les dangers du capitalisme sauvage. Il s'inspire d'événements authentiques. Du moins peut-on le supposer, puisque la presse a diffusé cette anecdote sous la rubrique "faits divers" le 22 mars passé.

Les sociologues ont une expression pour désigner ce type de rumeur, née de l'imagination populaire et colportée par les médias : une **légende urbaine**. Objets d'étonnement, d'inquiétude et souvent, de foi, elles sont l'incarnation des superstitions modernes. Elles se nourrissent des craintes du temps, leur donnent vie et vraisemblance, transforment l'environnement quotidien en défouloir à fantômes. Voire en mythes inédits.

Légendes urbaines est également le titre d'une étude parue cet hiver, sous la plume de Véronique Champion-Vincent et de Jean-Bruno Renard. Les deux universitaires français y dressent un passionnant inventaire des fables et croyances qui alimentent les mythologies du XXe siècle déclinant. Il s'agit le plus souvent d'histoires insolites, publiées par les journaux ou transmises de bouche à oreille. Ces récits sont donnés pour vrais, authentifiés par des formules telles que "de

source sûre" ou "c'est arrivé à l'ami d'un ami". Autre caractéristique de ces rumeurs : leur ténacité. Elles évoluent, s'insinuent, s'obstinent, gonflent malgré les démentis et ne disparaissent que pour refaire surface un peu plus tard, sous de nouvelles versions ou d'autres horizons.

Il est particulièrement frappant de découvrir que nombre de ces légendes ont pour thème le revers du progrès technologique : dégradation de l'homme et de la nature, nuisances industrielles, effets destructeurs d'une science sans conscience, méfaits de l'automatisme, mise en circulation de gadgets dangereux. Dans ce registre, l'imaginaire des foules n'a rien à envier à la science-fiction la plus pessimiste. Banal ou terrifiant, le message reste toujours le même : l'homme ne maîtrise pas ses créations, qui se retournent contre lui (c'est le fameux "complexe de Frankenstein") ou entrent au service de la criminalité ou de la répression.

Cette peur du progrès, qui sous-tend également nombre d'oeuvres de SF contemporaines, apparaît dans plusieurs légendes recensées par Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno

Renard :

- des alligators géants infestent les égouts de New York
- dans les coulisses d'Euro-Disney, des chirurgiens pervers guettent les enfants égarés pour alimenter des ban-

Essai

Véronique CAMPION-VINCENT et Jean-Bruno RENARD

Légendes urbaines, rumeurs d'aujourd'hui

Documents Payot, Paris 1992

ques d'organes

- un four à micro-ondes déréglé fait bouillir le cerveau d'une ménagère
- d'odieux trafiquants font circuler dans les écoles des décalcomanies au LSD
- des avions mandatés par des cartels horticoles dissolvent les nuages par épandage de produits chimiques
- l'abus de jeux vidéo déclenche une épidémie de crises épileptiques chez les adolescents
- à l'aide d'un superadhésif, une épouse trompée colle le corps de son mari à celui de sa maîtresse
- en buvant une eau croupie, une femme avale des oeufs de grenouille qui éclosent dans ses

Légendes urbaines (2)

entraîles et s'y développent jusqu'à atteindre la taille adulte

- un maladroît tombe dans une chaîne de conditionnement alimentaire lors d'une visite d'usine ; le visiteur imprudent se retrouve débité, broyé, malaxé, expédié aux quatre coins des USA en boîtes de corned-beef.

Le succès de ces légendes, parfois lointainement inspirées de faits réels, ne tient pas qu'à leur contenu pittoresque. En ce cas, pourquoi ne resteraient-elles pas de simples fictions, comme les histoires drôles racontées entre amis ou collègues de travail ? L'insistance avec laquelle public et médias certifient leur véracité leur donne une portée supérieure. Ce ne sont plus des fantaisies romanesques, même si elles n'ont pas (ou pas encore) acquis la consistance de la réalité. Peut-être ce statut ambigu explique-t-il leur singulier dynamisme.

"Abasourdi, le chirurgien vit avec horreur la plus grosse grenouille qu'il ait jamais vue sauter hors de l'estomac de Marianne sur le sol de la salle d'opération." (The Sun, 12 décembre 1989, p. 15)

Légendes urbaines et science-fiction s'influencent à double titre. En amont, comme on l'a vu plus haut, la SF a sans doute popularisé nombre de figures propres à illustrer les angoisses de la modernité. Figures devenues aujourd'hui symboles dans l'imaginaire de masse. Ce n'est pas par hasard que mutants, robots et martiens y jouent les croque-mitaines à la place des loups-garous d'antan. En aval, d'autre part, la SF a repris à son compte plusieurs thèmes récurrents du légendaire contemporain. Romanciers et cinéastes ont ainsi réintroduit en fiction une mythologie déjà incarnée dans les superstitions du temps. Livres et films font écho aux cauchemars collectifs et - sciemment ou pas - en exploitent l'impact. Dans l'histoire de la conjecture, l'on peut ainsi découvrir des motifs fabuleux avant ou après leur émergence sous forme de rumeur.

Comme si la fiction romanesque cheminait en permanence aux côtés du folklore.

"500 éleveurs bovins accusent des pilotes d'avions inconnus de dissoudre les nuages d'orage en y déversant de l'iodure ou du nitrate d'argent, faisant disparaître également les nuages de pluie." (La Montagne, 5 août 1986)

Dans *Le pêcheur de Brooklyn*, bande dessinée parue en 1984 aux éditions Glénat, les auteurs (Rotundo et Barreiro) livrent une version apocalyptique de la légende des sauriens de New-York. Thème déjà exploité au cinéma (*Alligator*, 1980) ou dans des séries télévisées des années 70 (*Barney Miller* et *The Honeymooners*). Mais le véritable lancement du sujet remonterait à 1963, sous la plume de Thomas Pynchon qui affirmait dans son roman *V.*, que "(des alligators) jetés par les toilettes (...) avaient grandi, s'étaient reproduits, mangeant des rats et des ordures, et on les trouvait à présent, aveugles et albinos, dans tous les égouts".

Nombreuses moutures, également, de la mésaventure du visiteur d'usine transformé en chair à

pâté. Parmi les plus célèbres, citons *Tintin en Amérique*, bien sûr, mais aussi *Soylent Green* (1974), film de Richard Fleischer. Quant à l'histoire de l'animal parasite qui se développe dans le ventre d'un hôte involontaire, elle fait inévitablement penser à *Alien* (Ridley Scott, 1979). Mais il ne faudrait pas oublier d'autres films comme

"La légende contemporaine est une narration, un récit collectif, repris et transmis par le groupe au sein duquel il fonctionne. Le contenu de ce récit est situé, chargé d'effets de vérité, d'appels à des autorités servant de référence. Ce récit est donné pour vrai, c'est un objet de croyance mais également de discussion, car le processus de diffusion légendaire oppose sceptiques et croyants. Ce récit est variable : chaque narrateur, chaque relais adjoint, modifie, retranche ; c'est la règle de la tradition folklorique qui ne connaît de transmission que par recreation et transformation."

Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard

Invasion of the Body Snatchers (Don Siegel, 1956) ou *Hidden* (de Jack Sholder, 1987).

Les manipulateurs de nuages ont eux aussi des cousins en science-fiction, signalent Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard. En 1836, Louis Geoffroy imagine, dans son *Napoléon apocryphe*, des machines à vapeur "combinées avec des poudres" capables d'influencer la

Légendes urbaines (3)

composition de "l'atmosphère dont elles chassaient les nues et dissipaient les tempêtes". D'autres auteurs exploiteront le thème du climat dompté par des astuces technologiques. Ainsi, Edgar P. Jacobs, dans *SOS météores* (1959) ou J.G. Ballard, dans *Vermilion Sands* (1971).



Enfin, il existe de nombreuses versions SF de la rumeur du rein volé dans un parc d'attraction. Les greffes et autres manipulations d'organes contre nature ont de tout temps nourri les imaginations conjecturales. Sans remonter à *Frankenstein* (Mary Shelley, 1817), l'on peut évoquer *Les Mains d'Orlac* (Maurice Renard, 1920), *Et mon tout est un homme* (Boileau-Narcejac, 1965) ou encore *Jack Barron et l'éternité* (Norman Spinrad, 1969). Pour la petite histoire, signalons également que l'auteur de cet article a raconté en 1985, sous forme d'une courte BD parue dans *La Marge* (No 4, Kesselring), comment un robot chirurgical devenu fou agresse une passante et lui dérobe un rein.

L'on pourrait énumérer beaucoup d'autres correspondances entre légendes urbaines et science-fiction. Mieux vaut, pour une vision globale, se référer à l'enquête du tandem Champion-Vincent & Renard. Leur travail, entre autres mérites, met en lumière l'étrange complicité qui lie imagination créatrice et mythes ambiants. Comme si l'artiste ou le romancier opérait dans le vif de l'inconscient col-

lectif, tantôt y prélevant des idées choc, et tantôt lui greffant de nouveaux et puissants symboles. Peut-être même pourrait-on mesurer dans cette interaction la vraie portée d'un livre ou d'un film. Toute oeuvre marquante n'est-elle pas appelée à devenir légende? (F.R.)

A découvrir à Genève

BOUQUINERIE LA GROTE AUX FEES

Livres d'occasion en tous genres

SCIENCE-FICTION

Polars, BD, de COLLECTION
Cinéma, Arts, Voyages, Scoutisme
et autres thèmes

Paul GUGGER et Yvonne BERNEY
Rue des Grottes 13 - 1201 Genève
Tél. 022/733.49.14

Ouvert de 14h15 à 19h00,
lundi, mardi, jeudi & vendredi

Mercredi & samedi,
Marché aux Pucés de Plainpalais



Trésors de la Maison d'Ailleurs

Monstres et prodiges extraits de *The
Voyages and Travels of Sir John
Mandevile*, Londres, 1722



Quatre scénarios de Jodo

Né au Chili en 1930 d'un père russe. Emigré pour l'art en France en 1953, puis au Mexique, et vivant depuis entre ces deux pays, Alexandro Jodorowsky est étranger partout, toujours accusé de venir d'"ailleurs". Ce rôle de voyageur d'un autre monde doit lui plaire et le définit : Russe ou Juif au Chili, Chilien à Paris, Français au Mexique, Mexicain aux Etats-Unis...

Partout, Alexandro Jodorowsky a collectionné les rencontres importantes. Au Mexique avec des gens aussi divers qu'Erich Fromm, Ejo Takata, la sorcière Pachita ou Carlos Castaneda, en France avec le mime Marceau, avec le surréalisme et avec Breton, qui l'a fasciné, puis avec Arrabal et Topor, en compagnie desquels il fonde le Mouvement Panique (du dieu Pan, dieu de l'amour, de l'humour et de la confusion). Selon ses propres auteurs, le Mouvement Panique est un "anti-mouvement", qui cherche l'éclatement constant de la réalité. L'homme panique refuse toute forme de pensée aristotélicienne. Nous ne sommes jamais bien loin des univers de la SF, ce qui est évident grâce à Van Vogt et son cycle du *non-A*. Et si Jodorowsky a pratiqué le théâtre, le mime, le happening plus ou moins violent, le cinéma, l'écriture avec des fables paniques dont la plupart fondent sous la langue avec un petit goût acide, au chapitre des actualités viennent de paraître (ou presque) quatre recueils de BD dont il signe le scénario.

Ce type de collaboration n'est pas nouveau, Jodorowsky a fait lui-même de la bande dessinée au Mexique. Il a déjà signé des scénarios pour Moebius (toute la série des *Diffo*), puis aussi pour Arno, Bess, Cadelo, Janjetov (voir encadré). Les derniers parus, qui vous attendent depuis fin 1992 sur les rayons de votre librairie préférée sont signés pour les images par Bouck,

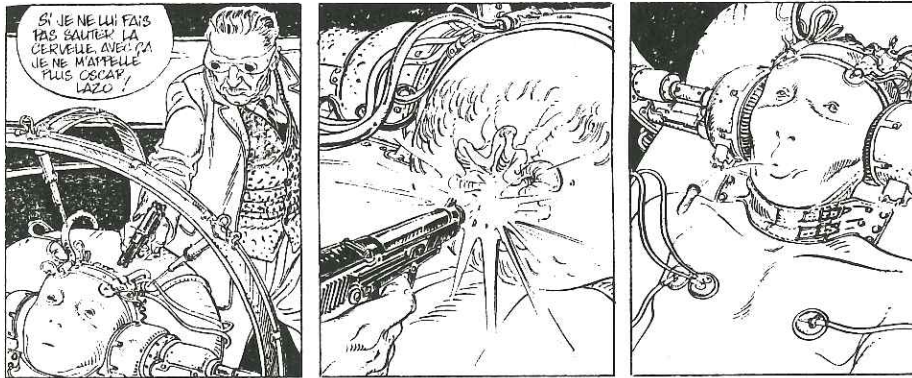
Gimenez, Gal et Moebius. Là aussi, le jeu est d'intervertir les règles de la réalité et de l'illusion, de les intervertir ou de les entrecroiser. Ce n'est pas que la logique disparaisse mais il faut parler d'une logique qui prenne en compte tous les arguments et non seulement ceux que nous avons hérités de ce brave Aristote, avec sa manie de toujours vouloir décider ce qui est blanc ou noir, ce qui est juste ou faux.

Face de lune, la cathédrale invisible est le meilleur des quatre. D'abord, il s'agit vraiment de SF, dans une ville-île qui appartient visiblement au futur, et qui profite d'une technologie développée sur l'extraction du TOTRANIUM, matière radioactive extrêmement rare et dangereuse, difficile à extraire et à isoler. Bouck, son dessinateur, a fait auparavant surtout des séries humoristiques, sarcastiques, voire grotesques (voir encadré). Dans *Face de lune*, on reconnaît sa patte dans les personnages d'Oscar, le Kondukator, et de sa compagne et mère, particulièrement obscènes dans l'exercice de leur pouvoir. Toujours à table ou en train de parler de ses hémorroïdes, Oscar condamne à la déportation pour une assiette trop salée mais libère tous les ennemis du régime lorsqu'arrive la vague, qui déferle périodiquement sur la ville et emporte tout ce qui n'est ni immergé, ni arrimé. On la reconnaît aussi dans le traitement des évêques, maîtres de l'information, et celui des fins limiers de la police : d'énormes baraquas obèses en imperméables verts bien sûr. Le ton est à la caricature, avec des gueules éloquentes. Le peuple lui-même n'est pas bien beau, parfaitement exploité et résigné. Quelques marginaux - donc hors-la-loi, forcément - hantent les sous-terrains du métro militaire et sont beaucoup plus différenciés. Ils ont chacun leur physionomie et surtout leur morphologie, parfois franchement difforme, souvent à la limite de l'horrible. Tous grimacent quand ils parlent d'un langage fait d'imprécations et d'injures futuristes sinon réalistes et ressemblent aux mouches vénéneuses dont ils partagent les repaires. Quant à *Face de lune*, il a comme son nom l'indique un visage tout à fait remarquable vu le contexte graphique. Il rappelle certains gnomes de Moebius : nez, yeux, bouches sont réduits au minimum, des traits au sens propre, mais d'une qualité d'expression très réussie.

Face de lune entremêle plusieurs actions simultanées qui forment une journée, ou plus probablement quelques heures de ce monde étrange. De case en case, on se promène dans une sorte de toile d'araignée dont on suit quelques fils pour choisir le plus brillant, mais la toile reste

4 scénarios de Jodo (2)

montée après notre passage, et rien n'empêche de la recomposer par la suite. Comme le scénario est de Jodorowsky, une menace de mort pousse les personnages dans une quête qui va les transformer. Et Face de lune le simplet en est peut-être le plus grand maître. L'histoire qui en reste est trop belle et trop simple pour être racontée, tout est dans la manière. Et le volume lui-même vaut la peine d'être tenu entre les mains, épais d'une centaine de planches, relié souplement sous une couverture à mystère. On peut lire aussi un grand nombre de cases de cette BD comme de petites fables paniques, lire des histoires au milieu de l'histoire. Par exemple cette paire : la première image est horizontale et prend toute la largeur d'une page, on y voit surtout le visage de Face de lune,



comme éclairé par l'intérieur de la boîte ouverte qu'il tient dans ses mains. La suivante est rectangulaire verticale, presque un quart de page, un papillon violet est le seul élément naturel sur un fond de ciel rosé, il domine une épave de locomotive soulevée par un tank-grue vert entre deux murs de béton. Bien sûr, on ne voit que lui.

Dans un tout autre registre, même si la violence et la mort sont aussi là pour secouer les personnages, Gimenez a oeuvré sur un autre scénario de Jodorowsky pour le premier volume d'une série qui s'intitule *La Caste des Méta-barons*. Ce premier tome nous conte la vie d'Othon le Trisaieul. Il s'agit d'une projection dans un futur pour lequel nos univers de science-fiction forment un déjà lointain passé, au cours duquel des planètes ont été conquises par l'homme et le cosmos a connu au moins un empire.

Gimenez est un dessinateur espagnol qui a publié pas mal de BD en Espagne avant de venir dans le milieu français il y a quelques années, aux Humanoïdes associés (voir bibliographie). Son dessin est souvent épuré, il exploite de grandes surfaces dans un décor esquissé, avec une utilisation des couleurs qui rappelle le pastel, toute en transparence. Leur choix est restreint, une dominante orange pour les visages des personnages, qui appelle des bleus cerruléens en écho. Contre ce fond se découpe violemment un baron de l'empire tout de violet vêtu, le rouge de quelques manteaux et surtout celui du sang, pourtant presque translucide. Dans un décor souvent inhumain avec des personnages qui sortent de l'ordinaire, maîtres d'une planète ou d'un méta-bunker, *La Caste des Méta-barons* est pourtant très humain. Toute la vie de ses personnages ne couvre que quelques pages et leur principale qualité est d'accepter leur destinée. Sauf le méta-baron actuel, descendant d'Othon, qui se fait forcer la main par une apparition. Ce sont les robots qui accaparent les sentiments, au risque de se faire griller plusieurs diodes dans une séance de commérage, dont nous lecteurs, nous profitons, bien sûr. Impossible de dire encore à la fin de ce premier volume, plutôt alléchant, pourquoi les barons sont devenus "méta". Est-ce parce qu'ils cachent leur humanité sous la technologie de leurs prothèses ? Ou parce qu'ils se cachent du monde, tout simplement ?

Au-delà de la coïncidence de leurs parutions toutes proches, il est assez fascinant de comparer ces deux BD avec deux autres, deux scénarios de Jodorowsky avec dans cette fois (par souci d'égalité ?), qui quémandent un droit d'asile en ces pages car leur lecture simultanée s'avère fructifiante.

Le premier est dessiné par Gal : *La Passion de Diosamante* qui appartient plutôt à l'heroic fantasy. Pour une fois, il s'agit d'un récit complet. Encore une quête, celle de Diosamante qui va

4 scénarios de Jodo (3)

traverser toute une série d'épreuves qu'elle s'inflige pour se purifier de son passé trop cruel et mériter l'amour d'URBAL, roi de Sarabba. C'est une initiation en plusieurs étapes qui traverse des pays et le temps, avec comme toujours (grâce à Jodorowsky sans doute) un sens derrière chaque image et derrière l'histoire, parfois évident, parfois caché, souvent multiple. Une BD destinée elle aussi à faire évoluer le lecteur. Dans *Diosamante*, entendez dieu et amante, l'amante de dieu peut-être, mais aussi presque diamant... La couleur prend beaucoup d'importance dans l'album. Gal travaille beaucoup les drapés par la couleur, les surfaces sont nuancées, surtout dans les premières planches. Il semble qu'ensuite, quand l'action s'accélère, il ait voulu trouver une méthode plus efficace qui lui fait perdre ces qualités.

La Folle du Sacré-coeur est comme le pendant humoristique de *Diosamante*. C'est le premier tome d'une nouvelle collaboration avec Moebius. L'humour et l'ironie reprenant leurs droits, la trajectoire de l'héroïne est beaucoup moins claire à déchiffrer. Tout se passe dans le présent, un présent bien proche de notre réalité en plein Paris. Elizabeth, étudiante d'un professeur de philosophie à la mode, projette soudain dans leurs deux vies une symbolique mystique à la façon d'une caricature du yi-king ou des tarots. On navigue entre l'arnaque et le sacré à coup d'enlèvements et de scènes de manipulation, par les sentiments ou par le sexe. Où tout cela va-t-il nous mener ? Cette histoire a-t-elle un sens ou restera-t-elle complètement cynique ? Vous le saurez en lisant les prochaines aventures d'Elizabeth et du professeur Mangel dans le deuxième et ultime volume de cette série !

L'ironie consiste aussi à mettre en scène un maître, même s'il est prof de philosophie, avec tout ce que ce rôle comporte d'allusion à Jodorowsky lui-même, maître des tarots, toujours en train de tirer un enseignement de la réalité de la vie. C'est là aussi que la comparaison entre les quatre BD devient fructueuse. Le violet est toujours mis en évidence par les dessinateurs qui travaillent

avec Jodorowsky (est-ce lui qui le leur demande, ou ne peuvent-ils pas s'en empêcher ?). Dans *Diosamante*, la première apparition d'un violet remarquable et pur est l'écharpe que Diosamante prend à Urbar pour se la mettre sur les yeux quand elle décide de s'aveugler pour apprendre à voir le monde. L'aigle qui la lui arrachera prendra ainsi une grande valeur. C'est un violet presque sacré. Par contre, le violet est omniprésent dans *La Folle*. L'intérieur de la couverture, le titre sont violets. Le professeur Mangel, imité par ses meilleurs élèves, ne s'habille qu'en violet. Comme Jodorowsky lui-même, le violet étant le mélange du rouge actif et du bleu réceptif, teintes dominantes des arcanes majeurs des tarots de Marseille. Drôle de comparaison avec ce professeur à la fois sceptique et crédule...

Entre les deux héroïnes de *Diosamante* et de *La Folle*, il y a un monde qui est celui où navigue Jodorowsky le scénariste. Entre la violence de Diosamante, qui au début de la BD ne prend pour amant que le guerrier qui a tué tous ses adversaires... et l'absolu d'Elizabeth, qui pourrait tout aussi bien être une sainte qu'un escroc (escroque ?). Mais une sainte projetée dans notre réel dérange beaucoup plus évidemment que dans celui d'un univers imaginaire et futuriste comme celui de *Face de lune*, où *Face de lune* lui-même est quelqu'un qui s'approche beaucoup du sacré. A lire Jodorowsky, on en vient à se poser de manière insistante ce genre de questions (souvent présentes mais plus discrètes en SF) pourtant ces BD n'ont rien d'un prêche : elles sont beaucoup plus mystiques que religieuses. Ce sont des histoires passionnantes aux rebondissements enchâssés que les héros traversent, toujours positifs, ne serait-ce que par leur envie de changer. Car ils suivent tous l'enseignement de cette petite phrase mise en évidence au centre de la planche 3 de *la 4e voie* (vol. 4 de la série de Jodorowsky avec Georges Bess), à propos du monde et de sa décadence : "si tu souhaites l'améliorer, commence par t'améliorer toi-même car tu es une parcelle de ce monde".

Les possibilités offertes par la BD amplifient au mieux l'esprit de la fable caractéristique du monde de Jodorowsky. Une fois déposées au vestiaire nos armures de cynisme, voire de suffisance, ces BD peuvent procurer un plaisir assez jubilatoire. Attention à l'accoutumance. (F.G.)

4 scénarios de Jodo (4)

BIBLIOGRAPHIE :

ALEXANDRO JODOROWSKY

Romans et nouvelles :

Les Araignées sans mémoire (fables paniques), 1980, Humanoïdes associés.

Le Paradis des Perroquets, 1984, Flammarion.

Enquête sur un chemin de terre, 1988, Acropole.

Scénarios de bandes dessinées :

Avec ARNO, *Alef-Thau* (Humanoïdes associés) :

t.1 : *L'enfant tronc*

t.2 : *Le prince manchot*

t.3 : *Le roi borgne*

t.4 : *Le seigneur des illusions*

t.5 : *L'empereur boiteux*

t.6 : *L'homme sans réalité*

Avec GEORGES BESS :

Le Lama blanc (Humanoïdes associés) :

t.1 : *Le lama blanc*

t.2 : *Seconde vue*

t.3 : *Les trois oreilles*

t.4 : *La quatrième voix*

t.5 : *Main fermée, main ouverte* (oct. 92)

Annibal cinq (Humanoïdes associés) :

Dix femmes avant de mourir

Chair d'Orchidée pour le Cyborg

Avec ZORAN JANJETOV, *Difool avant l'incal* (Humanoïdes associés) :

t.1 : *Difool avant l'incal*

t.2 : *Détective privé de classe "R"*

t.3 : *Croot*

t.4 : *Anarco-psychotiques*

Avec MOEBIUS, *Difool* (Humanoïdes associés) :

t.1 : *L'Incal noir*

t.2 : *L'Incal lumière*

t.3 : *Ce qui est en bas*

t.4 : *Ce qui est en haut*

t.5 : *La cinquième essence : Galaxie qui songe*

t.6 : *La cinquième essence : La Planète Difool*

Les yeux du chat

La Folle du sacré -coeur

Avec MOEBIUS et ANNESTAY (Humanoïdes associés) :

Les Mystères de l'Incal

Avec CADELO (Humanoïdes associés) :

Le Dieu jaloux, 1984.

L'Ange carnivore, 1986.

Avec FRANCOIS BOUCK :

Face de lune, la cathédrale invisible, Casterman.

Avec JEAN-CLAUDE GAL :

La Passion de Diosamante (Humanoïdes associés).

Avec GIMENEZ :

La Caste des méta-barons (Humanoïdes associés).

FRANCOIS BOUCK

Les Pionniers de l'aventure humaine, Casterman.

Point de fuite pour les braves, Casterman.

La Pédagogie du trottoir, Casterman.

La dérisoire effervescence des comprimés, Casterman.

Avec JEROME CHARYN :

La Femme du magicien, Casterman.

Bouche du diable, Casterman.

Avec PHILIPPE DELAN :

La Vie, la mort et tout le bazar, Dargaud.

Pas de Déo Gratias pour Rock Mastard, Bédé fil.

JUAN GIMENEZ

La Véritable Histoire de Léo Roa, les Humanoïdes associés.

L'Odyssée à contretemps, les Humanoïdes associés.

Le Quatrième Pouvoir, les Humanoïdes associés.

C'est l'instinct qui parle

L'instinct est-il déterminé une fois pour toutes ?

Au cours des âges, un instinct peut-il évoluer, se développer et même se modifier ?

En tous les cas, un instinct a vu sa trajectoire profondément chamboulée : l'instinct de conversation.

Dans notre époque historique, on assimile le silence à la mort.

Pour sa conservation, l'espèce humaine doit privilégier l'instinct de conversation.

Il faut, par tous les moyens, terrasser le silence.

Ne plus souffler mot équivaut à déprimer.

Dans les lieux publics, la radio marche en continu. La chanson, l'opérette sont soutenues avec énergie. La musique n'est acceptée que si le chef d'orchestre s'accompagne de nombreux *la-la-la* sonores. Le théâtre est permanent et gratuit.

L'horloge parlante est maintenant interactive. Les abonnés au téléphone sont invités à l'appeler pour lui faire part de leurs opinions quant aux heures qui passent et au temps qu'il fait. Les confessionnaux sont ouverts 24 heures sur 24. Les cabinets de psychanachatrie sont devenus des permanences.

Partout, des clubs de conversation, des hôtesse de langues, des prostitu-dialogueuses ou des gigolinguistes, des logopédistes, des conteurs, des mythobabilleurs sont à disposition afin que chacun puisse se persuader que plus on parle plus on vit.

Jamais jusqu'ici, les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards n'avaient autant papoté, parlotté, parlementé, déblaté, causé et conversé.

La rhétorique est désormais la principale branche d'enseignement, tandis que la polémique a été élevée au rang de discipline prioritaire.

Les livres doivent obligatoirement être lus à haute voix.

Les moments d'intimité ne peuvent se passer de paroles.

- "L'instinct de conversation, c'est le festin de la délectation !", commentent, instinctivement, les snobs.

Déjà, certains se mettent à caresser l'espoir que bientôt chacun en viendra à parler tout seul.

Mais l'instinct est revêche aux pronostics.

C'est dire qu'indiscutablement les langues bien pendues ne sont pas sur la corde raide! (M.F.)

Le Coin du collectionneur

Une aubaine pour compléter vos séries de SF ou de magazines !

La bibliothèque circulante de la Maison d'Ailleurs continue la vente de ses doubles afin de pouvoir acquérir des nouveautés. Voici la deuxième liste des occasions offertes.

Magazines :

Fiction (1 à 149 : 6.-, dès 150 : 4.-) : 72 74 75 85 88 90 126 131 132 147 149
150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 172 205
246 249 251 252 254 257 259/260 263 264 265 280 283 284 300

Fiction spécial (1 : 15.-, 2 : 10.-, 3, 4, 5, 6 : 8.-, puis 6.-)

1 2 3 4 5 6 8 11 19 22 23 26 30

Galaxie, 1ère série (8.-) : 6 7 12 13 15 16 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65

Galaxie, 2ème série (6.- jusqu'au no 71, 5.- de 72 à 102, puis 4.-) : 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51 63 64 65 66 67 68 69 70
71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85
90 94 95 96 97 98 99 100 102 104 105 106 107 108 109
110 112 119 120 121 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133
134 135/136 137 138 139 140 141 142 143 144 146 147 148 149
150 151 157

Galaxie Bis (15.- jusqu'au no 48, puis 5.-)

6 8 12 13 16 19 20 26 40 48 61 91

Galaxie spécial (18.-) : 2 **Marginal** (6.-) : 2 **Planète 1ère série** (8.-) : 9 13

Science-fiction, Denoël (4.-) : 1 **Univers** (3.-) : 01 02 04

Collections :

Présence du futur : Grand format (10.-), petit format (25-37 : 8.-) (51-184 : 6.-), Couverture couleur (4.-)

Grand format : 5 6 8 12 13 21 (mauvais état 5.-)

Petit format : 25 26 26 (couleur 4.-) 37 51 83 99 109 110 169 176 184

Couverture couleur : 196 213 219 235 262 284 289 304 307 309 332 333
334 336 343 350 353 357 371 375 377 378 384 386 387 392 403
405 408 411 416 417 422 430 434 435 438 442 443 445 504 505 507

Catalogue analytique Denoël (4.-) : 1985 1990

Néo : Fantastique/Science-fiction/aventures (1-90 : 8.-, dès 91 : 6.-) : 4 13 29 64 67 68
81 82 87 88 90 92 93 94 96 97 98 99 102 103 104
105 106 107 108 110 112 113 114 115 117 122 123 124 125 126
127 128 129 132 133 134 138 140 141 142 144 147 148 149 160

Blade chez Plon (2.-) : 1 2 5 6 7 8 9 10 13 16 19 22
23 24 25 26 27 29 33 37 38 39 40 41 42 45 49

Il reste encore quelques Fleuve noir disponibles (voir la liste dans D'Ailleurs no 8).

On vous les donne

Un certain nombre d'ouvrages introuvables aujourd'hui, mais dont l'état n'est pas assez bon pour être vendus, sont offerts aux amateurs. Venez les choisir à Yverdon-les-Bains.